

Approche de l'altérité et communication non-verbale dans la rencontre internationale

Trois exemples. Le photo-langage - le placement symbolique - le film en V.O.

Jacques Demorgon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/2914>

DOI : 10.4000/edc.2914

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 1987

Pagination : 59-68

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Jacques Demorgon, « Approche de l'altérité et communication non-verbale dans la rencontre internationale », *Études de communication* [En ligne], 9 | 1987, mis en ligne le 20 février 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/2914> ; DOI : 10.4000/edc.2914

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

Approche de l'altérité et communication non-verbale dans la rencontre internationale

Trois exemples. Le photo-langage - le placement symbolique - le film en V.O.

Jacques Demorgon

I. Le primat du linguistique et l'obsession de la traduction : Leur insuffisance pour la rencontre des personnes et des cultures

- 1 Lorsque des personnes qui, le plus souvent, ne se connaissent pas, se rencontrent, l'échange de paroles occupe une place extrêmement importante. Cet échange est un raccourci de tous les autres. Un moyen de les remplacer, de les abrégier, de les éviter.
- 2 Lorsqu'il s'agit de rencontres internationales, plusieurs perspectives sont mises en œuvre pour faire face, en l'acceptant, à ce primat de la parole. Parfois, on exige des participants la connaissance de l'autre ou des autres langues. Parfois, on admet la présence de monolingues et l'on s'efforce de combler leur déficit par la traduction. Celle-ci est, le plus souvent, simultanée, du moins dans les organisations qui disposent de la technologie nécessaire. Elle peut être aussi préalable : les traductions des conférences sont distribuées d'avance. Ou encore, dans les organisations, volontairement ou involontairement moins « équipées », la traduction a lieu en successivité par un traducteur central ou par plusieurs participants bilingues qui conjuguent leurs efforts.
- 3 Notre but n'est nullement de nier l'intérêt de ces dispositifs bien évidemment nécessaires et utiles. Nous voulons toutefois souligner certaines de leurs limites qui doivent être prises en considération.
- 4 Le primat de la langue résulte généralement du fait que les rencontres internationales ont des objectifs limités et précis, d'ordre économique, politique ou pédagogique. C'est, en

plus de ces objectifs, que l'on se rencontre un peu comme personnes. Il est encore relativement rare que soient organisées des rencontres un peu plus ouvertes. De telles rencontres font cependant partie des objectifs de certaines organisations internationales. C'est le cas, en particulier, de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse. Cette organisation, qui a déjà vingt-cinq ans d'existence, réunit des jeunes enfants ou des jeunes adultes pour des stages résidentiels au cours desquels les échanges dépassent, nécessairement, le plan linguistique.

- 5 De plus, le nombre important de participants qui se rencontrent dans ce cadre répond bien au souci démocratique de cette institution mais interdit de refuser les monolingues. Bien au contraire, ils sont vivement encouragés à venir.
- 6 Dans cette perspective, communiquer ne saurait être le résultat d'une connaissance préalable des langues. Certes, la langue est un moyen privilégié de communication mais il faut préciser qu'elle fait partie intégrante d'une culture. Une connaissance de la langue peut profiter à la connaissance de la culture mais la connaissance de la culture peut tout autant profiter à la connaissance de la langue.
- 7 Enfin, dans une rencontre suffisamment ouverte et, parfois, poursuivie dans le temps, la dimension interpersonnelle est importante. Or, les conduites des personnes ne se ramènent pas à leurs seules conduites linguistiques. Pas plus qu'aux seules conduites issues de leur culture de base, familiale et scolaire, par exemple.
- 8 Il faut donc maintenir une relation permanente entre ces trois pôles : les personnes, les cultures, les langues.
- 9 La majorité des membres de nos sociétés contemporaines n'ont pas encore la possibilité d'apprendre des langues étrangères. Par contre, ils se trouvent dans la situation d'apprendre à vivre avec des personnes de culture étrangère. C'est donc une tâche nouvelle que de permettre ces nouveaux apprentissages indispensables dans nos sociétés pluri-culturelles.
- 10 Les remarques précédentes montrent bien que la traduction ne saurait être prise comme seule solution aux problèmes de la rencontre. D'abord, parce que les traducteurs ne sont pas des machines à traduire ou de gentils participants au service des autres. Ils sont eux-mêmes membres d'une culture. Il leur faudrait donc être plus que de simples bilingues. Il leur faudrait être capable d'évoluer facilement d'une culture à l'autre. Dans une telle fonction de médiation complexe, comment pourraient-ils trouver le temps d'exister eux-mêmes comme personnes particulières et de rencontrer les autres à ce titre ? Inévitablement, ceux qui s'y essayent finissent bien, s'ils sont lucides, par se rendre compte qu'ils sont conduits à jouer toutes sortes de cartes personnelles transversalement à l'exercice de la traduction.
- 11 Cette centration sur la traduction fait que les autres modes de communication sont négligés ou, au mieux, considérés comme des succédanés. On les relègue dans l'affectif. On affiche un primat du rationnel sur l'affectif. Mais souvent, on évite de considérer les problèmes réels de la rencontre, comme par exemple les problèmes de pouvoir entre les groupes et les personnes. Le souci de la traduction apparaît ainsi comme un moyen de neutralisation de ce qui pourrait déranger, des conflits naissants résultant des chocs interculturels et internationaux. C'est ainsi tout un éclairage fondamental qui est perdu. On n'accorde aucune valeur particulière au regard porté sur les habitudes sociales, aux pratiques quotidiennes, culturellement fixées et qui informeraient au moins autant que les discours.

- 12 Quand on est fatigué de la parole, on recourt à des modes de communication pas ou peu verbaux. Mais il s'agit alors d'activités très structurées : Sports, danses, chants, jeux programmés. Tous ces moyens laissent peu de place à l'ouverture de la rencontre sur les problématiques réelles de la communication interculturelle, en particulier sur leurs aspects conflictuels. Ceux-ci se maintiennent, se développent hors des rencontres qui auraient pu être un lieu privilégié pour les aborder.
- 13 A travers les considérations précédentes, nous pensions aux rencontres binationales et bilingues : les plus courantes. Mais, si nous nous référons à des rencontres trinationales et trilingues, maintenant un peu plus fréquentes dans le cadre des échanges européens, on comprendra que le recours à la traduction va devenir encore plus laborieux. De tels groupes devront, plus que les précédents, parvenir à la capacité d'une communication mixte dans laquelle la part du non verbal doit être accrue.

II. le photolangage : Une précieuse occasion de voir la « chose » dans son contexte avant d'entendre le mot

- 14 Le photolangage est emprunté aux techniques de la psychologie projective. Mais il est utilisé dans le cadre d'une rencontre internationale et interculturelle comme occasion aussi bien d'informations que de projections. Aussi bien sur le plan personnel que sur le plan groupal, national et culturel. Cette multiplicité des niveaux de référence, que l'on peut chercher à séparer ou à conjuguer, détermine une grande variété d'usages.
- 15 Le photolangage requiert l'existence d'un corpus important d'images, en relation au thème choisi. Une centaine d'images peut être considérée comme acceptable lorsqu'il s'agit d'un groupe mononational. Pour un groupe bi ou pluri-national, il faut facilement doubler.
- 16 Les images utilisées doivent être au moins du format d'une demi-page, généralement sans référence linguistique. Elles ont été, préalablement, récoltées dans une dizaine d'hebdomadaires et de magazines, pour chaque nationalité et culture considérées.
- 17 Elles sont présentées toutes étalées sur des tables. Mais, auparavant, une règle du jeu est donnée aux participants : ce peut être, par exemple, de choisir - dans le plus grand silence - trois photos, à partir desquelles ils peuvent se présenter ou définir leurs attentes concernant la rencontre, ou encore, préciser les dimensions de leur identité nationale dont ils sont particulièrement conscients.
- 18 Cette phase de choix est suivie d'une phase d'exposition, pendant laquelle chaque participant utilise sa langue maternelle en se reportant à la photo qu'il montre en même temps aux autres participants.
- 19 Ce dispositif oblige à une écoute beaucoup plus attentive des différentes langues utilisées par les participants. La traduction habituelle est supprimée. Ce qui en tient lieu c'est d'une part l'image présentée mais c'est aussi l'attitude et les mimiques du présentateur. Celui-ci est personnellement impliqué puisque c'est lui qui a choisi cette image.
- 20 Le groupe est fasciné par l'image et motivé par son désir de comprendre le choix du participant. Il utilise donc toutes les indications linguistiques et non linguistiques et cherche, à travers leurs correspondances, le sens du message.
- 21 Bien entendu, pendant la phase de choix, chaque participant n'emporte pas les photos choisies. Il note seulement le numéro indiqué au verso. Ainsi d'autres peuvent faire les

mêmes choix que lui ; et ces coïncidences de choix sont dynamisantes et souvent très significatives. Particulièrement dans ces stages pluriculturels.

- 22 C'est ainsi que, récemment, dans une rencontre italo-franco-allemande, les participants italiens et les participants allemands avaient effectué des choix communs dans le domaine religieux. Les participants français de la rencontre n'avaient effectué aucun choix de cet ordre. Par contre, ils avaient effectué des choix de photos dans lesquels il y avait plusieurs personnages de races différentes. Les participants allemands et italiens n'avaient fait aucun choix de ce genre.
- 23 Après ces deux phases de choix et d'explicitation du choix, le photolangage peut donner lieu à d'autres phases. Il peut faciliter la constitution de sous-groupes de discussion, monolingues ou bilingues selon les cas, reposant sur les divergences ou les similitudes de choix.
- 24 La troisième phase la plus classique consiste à demander à chaque sous-groupe de rechercher, à travers l'ensemble des photos sélectionnées par ses participants, les trois qui seraient jugées vraiment les plus représentatives du thème traité. Ce travail de réduction n'est pas toujours facile. Les discussions reprennent alors souvent une part importante de l'échange. Cependant, elles restent fortement structurées par la question : « Cette photo est-elle moins représentative ? Doit-on l'éliminer ? Cette photo est-elle plus représentative du thème et, en conséquence, devons-nous la conserver ? ». Le fait qu'il s'agit de choix personnels rend toujours l'opération de conservation ou d'élimination assez délicate. Il en résulte un frein au niveau des discours. Ceux-ci sont plus attentifs, plus mesurés. Ils cherchent à être davantage fondés, ne serait-ce que pour éviter de blesser les susceptibilités personnelles. L'expression non verbale continue à garder une place importante.
- 25 Le photolangage peut être utilisé pour l'exploration d'un grand nombre de thèmes, tels que la culture, le groupe, l'enfance, la nation, l'avenir, la famille, l'État, la violence, la technique, la vie privée, l'autre, la puissance, etc...
- 26 Mais il faut bien voir qu'il faut constituer un corpus original pour chaque nouveau thème, ce qui ne veut pas dire que certaines photos ne puissent pas être utilisées pour plusieurs thèmes.
- 27 Nous n'avons pas ici beaucoup développé le problème de la constitution du corpus. Disons simplement qu'une fois le thème déterminé, la règle est de rechercher un grand nombre d'images se rapportant directement ou indirectement au thème. Et ce, dans une aussi grande diversité que possible de magazines. Ensuite, un groupe de personnes lui-même diversifié effectuera un premier tri. Mais c'est ensuite à l'usage que le corpus démontrera sa véritable objectivité. Celle-ci résultera de la diversité et de la richesse des choix offerts.

III. Le placement symbolique. La transmission par un participant « metteur en scène » de son message problématique à travers des mimiques, des gestes, des mouvements et des déplacements indiqués aux personnes

- 28 Le placement symbolique est un dispositif théâtral de transmission du message avec élimination de la dimension linguistique. Il s'agit en général d'un message problématique

en ce sens que son contenu ne pourrait pas être émis et reçu facilement au plan de la parole. Le plus souvent, l'émetteur a envie d'exprimer telle ou telle vérité mais elle n'est justement pas bonne à dire. Il sent qu'il peut heurter telle personne ou tel groupe s'il énonce sa pensée directement dans un discours. Le placement symbolique est ainsi un ensemble de moyens indirects pour communiquer des jugements critiques sur le déroulement de la rencontre, sur les malaises personnels que l'on peut ressentir à l'égard de l'orientation dominante ou des conduites que l'on trouve contestables. Il peut être proposé en cours ou/et en fin de stage.

- 29 C'est aux animateurs de reconnaître le moment favorable, de même que les personnes particulièrement motivées par ce genre d'expression.
- 30 Le message à délivrer peut ne concerner que certains participants mais il peut aussi concerner l'ensemble des participants y compris les animateurs.
- 31 Pour délivrer son message, le participant décidé va se transformer en « metteur en scène ». Il placera à tel endroit de la salle telle personne, et telle autre personne ailleurs. Il leur demandera de faire une mimique, d'effectuer un geste, de se déplacer d'une certaine façon ou de prendre une certaine pause. Il ne devra pas utiliser la parole mais procéder, lui-même, par postures, gestes et mimiques. Cette phase du travail doit s'effectuer dans le silence attentif de l'ensemble du groupe.
- 32 Bien entendu, le « metteur en scène » place les personnes ainsi ou autrement pour leur signifier quelque chose les concernant et/ou concernant aussi les autres acteurs ou spectateurs.
- 33 L'ensemble des placements achevés, chacun prend le temps de les observer soigneusement. Le message peut ne pas résulter seulement de chaque placement particulier mais encore de la forme d'ensemble qu'ils constituent.
- 34 Après cette observation, commence la troisième phase qui est de projection et d'interprétation. Chacun énonce le plus clairement possible ce qu'il a ressenti de son propre placement. Il se gardera de développer ce qu'il a ressenti du placement des autres. C'est à chacun d'eux de le faire.
- 35 Si le « metteur en scène » a constitué un message d'ensemble adressé au groupe et concernant la globalité de la rencontre, les orientations et les attitudes des participants et des animateurs en général, on procédera à une quatrième phase. Chacun y proposera sa réception du message global. Les animateurs auront bien entendu toujours la possibilité de souligner l'intérêt de telle ou telle interperception, celle aussi de développer leurs propres interprétations et projections.
- 36 La pratique du placement symbolique montre que son intérêt réside dans la possibilité offerte à des participants, très sensibles et imaginatifs mais timides et peu loquaces, de pouvoir se faire entendre soudain au premier plan de la rencontre. Ils le font souvent de façon originale et efficace. La lenteur avec laquelle le message est délivré au travers de cette « mise en scène » est propice à l'observation et à la réflexion. Le choc que chacun peut ressentir à propos de son propre placement est amorti par la sensibilité au choc que l'on imagine éprouvé par chacun des autres.
- 37 Dans une rencontre plurinationale, le placement symbolique offre la possibilité d'une certaine remise à égalité de tous les participants, égalité presque toujours fortement mise à mal dans le registre des échanges verbaux. Et surtout, un monolingue peut y trouver

l'occasion de parler à tous. Pour lui, le retrait du registre linguistique peut être une véritable délivrance.

- 38 Même si, sur la fin du placement symbolique, la parole reprend une place importante, il est possible de la laisser se développer ou de la limiter. On pourra choisir son développement dans le cas d'un groupe plus restreint. Ou encore lorsqu'une problématique fondamentale aura été abordée par le placement symbolique. Au contraire, on la limitera si le groupe est un peu nombreux. Et surtout si d'autres participants souhaitent, à leur tour, mettre en scène leur message. D'ailleurs si celui-ci est assez fort et bien mis en scène, les images seront d'elles-mêmes parlantes. Nous avons même pu constater combien certaines images produites ainsi pouvaient demeurer extrêmement longtemps dans la conscience des participants.

IV. Le film en version originale (Heimat) : Une immersion dans une commune altérité

- 39 Contrairement aux utilisations du photo-langage et du placement symbolique, pensées préalablement à la rencontre, l'utilisation du film, en V.O., non sous-titrée, a été soudain proposée comme un défi.
- 40 Les participants de cette rencontre internationale étaient diversifiés en sexe, en âge et en nationalité. Mais quant à leur origine sociale et à leur orientation professionnelle, il y avait une majorité d'étudiants avancés. Les participants italiens étaient les plus jeunes, autour de vingt - vingt-cinq ans. Les participants allemands se situaient entre vingt-cinq et trente-cinq ans. Les participants français, pour quelques-uns, dépassaient même ces âges.
- 41 Dans le groupe franco-allemand, peu de personnes étaient là pour la première fois. La plupart se connaissaient depuis le début du cycle de recherche (trois rencontres depuis juin 1983). Certains avaient même effectué déjà un précédent cycle de recherche ensemble. Par contre, tous les italiens étaient là pour la première fois.
- 42 L'utilisation du photo-langage avait permis un bon premier contact des trois sous-groupes nationaux. La perspective était ensuite de travailler sur nos saisies actuelles de tout ou partie des quatre décades 1945-1985. C'est dans ce but que fut proposé le recours au film « Heimat ». Il s'agit d'une œuvre du cinéaste allemand Edgar Reitz. Celui-ci, après avoir découvert, en 1979, la série « Holocauste », en conçut le projet.
- 43 Le film envisage l'histoire de l'Allemagne de 1918 à 1982 à travers l'histoire de trois familles originaires d'un petit village du Hunsrück. E. Reitz est lui-même né dans cette région un peu montagnaise, proche de Trèves. Le film comporte onze épisodes et dure quinze heures quarante. Au moment de la rencontre (juillet 1985), il venait d'être terminé depuis l'été précédent. W.D.R. et S.F.B. l'avaient alors diffusé en Allemagne sur les petits écrans. Les premières présentations en France avaient eu lieu au Théâtre des Amandiers de Nanterre et aux rencontres cinématographiques de Digne. La télévision française diffusa le film au premier semestre 1987.
- 44 Au moment de la rencontre, nous n'avions à notre disposition qu'une version originale non sous-titrée. La proposer à des monolingues italiens et français, c'était aller en principe au devant d'un échec assuré. Même si chaque épisode devait être suivi d'une

discussion au cours de laquelle les bilingues devaient apporter des éléments de traduction de certains dialogues.

- 45 Les choses furent plus complexes. Les monolingues français allaient accepter et poursuivre l'expérience. Quelques monolingues italiens regardèrent le premier épisode. Lors de la discussion, ils manifestèrent une violente opposition à ce projet de regarder le film ensemble. La non compréhension par eux des dialogues en allemand leur paraissait un obstacle insurmontable qui enlevait au film tout attrait. Par ailleurs, il s'agissait d'un film historique qui n'avait rien à nous dire sur les problèmes, en particulier écologiques, d'aujourd'hui.
- 46 Le groupe franco-allemand mena l'expérience à son terme. On peut le comprendre à partir des cinq raisons suivantes : les trois premières liées à la dynamique du groupe, les deux dernières à la coïncidence entre la recherche propre aux personnes de ce sous-groupe franco-allemand et les contenus du film.
- Le sous-groupe franco-allemand était constitué de personnes qui avaient déjà établi de réels liens, en particulier autour d'une volonté de recherche, sur le passé, le présent et l'avenir des relations franco-allemandes.
 - La présence d'un nouveau sous-groupe, d'origine italienne, appelait la mise en œuvre de nouveaux moyens de rencontre. Ce qui n'allait pas de soi. Français, Allemands et Italiens s'étaient déjà réaffrontés à eux-mêmes et aux autres, à partir de leurs problématiques identitaires, telles qu'elles s'étaient manifestées à travers l'utilisation du photo-langage.
 - La décision de regarder ensemble le film « Heimat » réunifiait, sans problème, le sous-groupe franco-allemand. Le sous-groupe italien était mis en demeure, à travers cette épreuve, de faire la preuve de sa volonté d'intégration. Plus ou moins consciemment, on lui imposait un « rite de passage ».
 - Mais il y avait aussi des raisons d'un autre ordre. Le film apparaissait aux participants du groupe franco-allemand comme l'occasion de faire un travail de réappropriation de leur histoire franco-allemande. Et ceci, pas seulement de façon théorique dans les discussions, mais en relation à leurs propres parents, par l'intermédiaire de l'enchaînement des générations présenté par le film.
 - De plus, le film posait la problématique du lieu de référence à côté de celle de la durée de référence. Ce lieu d'origine et de continuité définissait un certain point fixe, un certain centre, un « chez soi » d'une certaine durée, en allemand : un « Heimat ».
- 47 Ces deux dernières problématiques, durée et lieu de référence ne représentaient pas, dans le film, des dimensions de l'ordre du discours. Mais des dimensions infra-verbales, existentielles. De successivité et d'écoulement d'une part, avec le heurt entre le « familial-générationnel » et « l'événementiel-historique ». De centration, de répétition et de reprise autour du village originel, en dépit des dispersions à l'échelle nationale et même internationale (destin aux U.S.A. et retour au pays de Paul).
- 48 C'était ces problématiques et ces dimensions qui permirent aux monolingues français de s'attacher au film indépendamment de leurs difficultés linguistiques. Mais il y avait pour eux une problématique supplémentaire : Celle de comparer le « devenir » français et le « devenir » allemand. Et, en particulier, le « devenir nazi » de l'Allemagne dans le cadre du déroulement quotidien des mois et des années. La suppression de la dimension linguistique allait dans le sens du film lui-même. Et quand dans les périodes de discussion, les monolingues obtenaient des informations supplémentaires tirées des dialogues, ils étaient sept fois sur dix un peu déçus par le caractère anecdotique, et somme toute

secondaire, de ces informations. Par contre, dans les autres cas, ils « recomprénaient », a posteriori, ce qu'ils avaient ressenti plus ou moins confusément.

- 49 Un seul exemple : Quand Paul revient d'Amérique, en 1938, et que sa femme et ses enfants vont l'attendre à la descente du bateau, la succession des sentiments lors de cette attente et de son échec final avait été tout à fait bien perçue. Mais la cause de l'impossibilité du débarquement de Paul était restée ignorée : sa famille, les Simon, n'avait pas pu se procurer un certificat de non-judéité sur trois générations.

V. Les caractéristiques existentielles de la communication non verbale. Leur rôle fondamental dans l'abord de l'infini de l'altérité

- 50 Cette expérience pouvait difficilement être imaginée a priori. Par contre, dans les conditions où elle s'est produite, elle a permis de souligner deux dimensions complémentaires, mais le plus souvent rivales, dans les rencontres internationales.
- 51 En fait, le film, en V.O., non sous-titré, a joué comme un prisme décomposant ces deux dimensions de la rencontre.
- 52 La dimension la plus habituelle est évidemment celle de l'échange verbal. Elle est sans cesse dominante. Et les différentes modalités de la traduction sont en principe aptes à suivre.
- 53 La dimension minimisée, voire évitée, est celle de l'existential infraverbal. C'est celle où se posent, non tant les problèmes des agréments ou des désagréments des proximités, dans un stage résidentiel de participants de nations et de cultures différentes, que ceux, bien plus profonds, des problématiques du devenir de chacun comme être personnel, groupal, national, humain, affronté aux autres dans une histoire interpersonnelle, intergroupale, internationale, humaine ou inhumaine.
- 54 Dans leur vision du film, les monolingues français faisaient la distinction suivante : il y avait pour eux les personnes, en tant qu'elles effectuaient surtout des actions liées aux situations ; certaines personnes ne faisaient guère que cela. Il y avait, à l'opposé, les personnes qui, en tant que prises ou non dans les actions, avaient, de toute façon, recours à des modalités expressives plus subjectives et intersubjectives, posant des distanciations et des intériorisations, gardées ou partagées.
- 55 Dans cette direction, notons que le rythme de déroulement du film se ralentissait et que les visages en devenaient le lieu privilégié. S'y exprimait la dramatisation des destins et s'y figurait l'enracinement des problématiques humaines indépassables dans l'instant mais, peut-être, également indépassables au travers de l'interrogation communiquée au spectateur.
- 56 *En ce sens, le film en V.O., peut-être encore plus fortement que le placement symbolique et le photolangage, nous est apparu dans cette expérience, un peu exceptionnelle il est vrai, comme l'occasion de pouvoir effectuer une plongée dans une altérité, généralement écartée. Une altérité qui n'est pas seulement celle de l'autre. Pas seulement la notre même. Mais surtout celle de notre rencontre non pensée, non voulue mais toujours là entre nous et l'autre.*

RÉSUMÉS

Dans le cadre de rencontres internationales la parole est primordiale, on y organise tout pour que les participants puissent, sans forcément se connaître, se comprendre le mieux possible. Cela passe, notamment, par la traduction. L'auteur veut, cependant, montrer que ce primat linguistique est dépassable et qu'il faudrait aussi considérer les cultures respectives, les relations interpersonnelles, etc. Pour remédier à cette trop grande importance prise par la langue l'auteur propose quelques solutions de médiation : photolangage, dispositifs de mise en scène, passage d'un film en V.O. Ces solutions sont explicitées dans le cadre d'une rencontre internationale de jeunes européens. Sans remettre en cause l'échange verbal cette expérience révèle d'autres enjeux que ceux linguistiques dans la rencontre internationale.

INDEX

Mots-clés : traduction, communication non-verbale, bilinguisme

Keywords : translation, nonverbal communication, bilingualism

AUTEUR

JACQUES DEMORGON

Jacques Demorgon, Université de Reims